

Un art de vivre ensemble

Le Dieu du carnage

Aurélie Olivier

Numéro 139 (2), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65220ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olivier, A. (2011). Compte rendu de [Un art de vivre ensemble / *Le Dieu du carnage*]. *Jeu*, (139), 39–42.

Le Dieu du carnage

TEXTE **YASMINA REZA** / MISE EN SCÈNE **LORRAINE PINTAL**, ASSISTÉE DE **BETHZAÏDA THOMAS**
DÉCOR **ANICK LA BISSONNIÈRE** / ÉCLAIRAGES **CLAUDE COURNOYER** / MUSIQUE **MICHEL SMITH**
COSTUMES **MARC SENÉCAL** / MAQUILLAGES **JACQUES-LEE PELLETIER**
AVEC **ANNE-MARIE CADIEUX, JAMES HYNDMAN, GUY NADON ET CHRISTIANE PASQUIER.**
PRODUCTION DU **THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE**, PRÉSENTÉE DU 16 NOVEMBRE AU 18 DÉCEMBRE 2010.

AURÉLIE OLIVIER

UN ART DE VIVRE ENSEMBLE

Si les pièces de Yasmina Reza sont traduites en 35 langues et jouées à travers le monde, au Québec, on ne connaît pour ainsi dire que sa troisième pièce, *Art*, qui est également celle qui a fait sa renommée. On ne peut donc que se réjouir quand le TNM décide de nous offrir sa dernière-née, qui a tout de même été créée en Allemagne en 2006, publiée en 2007 et montée à Paris par l'auteure en 2008. *Le Dieu du carnage* est une partition corrosive et drôle, qui, comme l'auteure nous y a habitués, constitue une féroce critique sociale.

Nature 1, culture 0

L'intrigue de la pièce, si elle est plutôt banale, contient néanmoins un potentiel explosif puisqu'elle implique des enfants, et que notre nature nous porte à défendre notre progéniture avec un instinct que l'on pourrait presque qualifier de territorial. Le fils des Reille a frappé le fils des Houillé avec un bâton, lui brisant deux incisives, et leurs parents respectifs se réunissent pour discuter du problème. Ils s'affirment tout de suite soucieux de le faire de manière civilisée, car, comme l'affirme Véronique Houillé, « [p]ar chance, il existe encore un art de vivre ensemble¹ ».

Toutefois, entre deux bouchées de clafoutis, les remarques acérées se multiplient, les non-dits sont lourds de sous-entendus, et les sourires peinent à dissimuler le mépris. Et quand le café cède la place au rhum, le désastre est consommé.

Car sous le masque de la civilisation, sous le vernis de la bonne éducation se cache la sauvagerie, et les experts en bonnes manières, recelant chacun cruauté et fourberie, se livrent une joute verbale sans merci. Les Reille et les Houillé ont beau être des gens bien élevés, ils n'en sont pas moins impulsifs et prompts à se défendre par l'attaque. Pendant le combat, les alliances changent, les couples supposément soudés se disent leurs quatre vérités, les hommes se liguent contre les femmes, et vice-versa. Mais le temps d'un instant seulement, car, au final, chacun ramène tout à son propre nombril et se bat contre tous les autres.

Dans cette pièce, Reza explore les limites de la bienséance. Elle dépeint un monde narcissique et superficiel, où la nature violente de l'homme finit par prendre le pas sur les discours éthiques et sur la prétendue civilisation. Son écriture est très habile : la tension monte progressivement, le mépris fait surface à l'occasion, les failles des couples apparaissent ici et là, puis le sens des responsabilités et de l'étiquette reprend le dessus

1. *Le Dieu du carnage*, Paris, Éditions Albin Michel, 2007, p. 11.
Les autres références données entre parenthèses renvoient à cette édition.



Le Dieu du carnage de Yasmina Reza, mis en scène par Lorraine Pintal (TNM, 2010). SUR LA PHOTO : Anne-Marie Cadieux (Annette Reille), Guy Nadon (Michel Houllé), Christiane Pasquier (Véronique Houllé) et James Hyndman (Alain Reille). © Yves Renaud.

pour mieux se désintégrer. Progressivement, les masques de l'humanisme et de la politesse tombent complètement, la solidarité entre les époux se disloque, et c'est le règne du chacun pour soi. Et soudain, au milieu du délire, le « savoir-vivre » réapparaît dans une petite phrase qui, par contraste, déclenche les rires.

L'auteure manie l'ironie et le cynisme avec habileté, le personnage d'Alain Reille en étant le champion. « Madame, il faudrait beaucoup de choses. Il faudrait qu'il vienne, il faudrait qu'il en parle, il faudrait qu'il regrette, vous avez visiblement des compétences qui nous font défaut, nous allons nous améliorer mais en attendant soyez indulgente. » (p. 34) Si la langue est une arme qui, à la fois, met en évidence et attise l'hostilité, beaucoup de choses sont dites à mots couverts. L'auteure l'a affirmé elle-même : « La technique théâtrale est une technique du silence, une technique sous les mots. Qu'est-ce que les

mots permettent de ne pas dire² ? » Les sous-entendus sont aussi une technique de combat dans laquelle la bourgeoisie parisienne excelle. C'est sans doute pour cela que voir ces gens bien élevés perdre totalement le contrôle d'eux-mêmes et se transformer en furies est si jouissif.

Comme des hamsters en cage

À l'image de Grignotte, le hamster dont Michel Houllé s'est débarrassé parce qu'il ne supportait plus de l'entendre faire du bruit la nuit, les personnages de Reza tournent en rond, leurs dialogues sont stériles et leurs attaques ne provoquent aucune réelle prise de conscience, aucun cheminement personnel. On imagine sans peine chacun rentrant chez soi, se réveillant le lendemain comme si de rien n'était (à peine une petite gueule

2. Extrait d'un entretien avec Catherine Argand, *Lire*, septembre 1999.



Le Dieu du carnage (TNM, 2010). SUR LA PHOTO : James Hyndman (Alain Reille), Guy Nadon (Michel Houllé), Anne-Marie Cadieux (Annette Reille) et Christiane Pasquier (Véronique Houllé). © Yves Renaud.

de bois), jusqu'au déclenchement des prochaines hostilités. Il n'y a donc pas de véritable progression dramatique dans cette pièce, qui se termine en quelque sorte en points de suspension, sans qu'aucun des conflits qui ont émergé ne soit résolu. Au-delà du rire, la petitesse de l'être humain nous frappe, et l'envie de verser une larme sur ce que nous sommes nous saisit.

Yasmina Reza a une vision du monde et de l'homme plutôt sombre. « L'être humain n'est pas loin de se montrer désespérant. Il est toujours attiré par la médiocrité, immense tentation qui touche même les enfants. Non seulement il s'y complaît, mais il s'en réjouit », a-t-elle affirmé dans un entretien avec Dominique Simonnet³. La médiocrité est bel et bien présente dans cette pièce, où l'hypocrisie cède la place aux coups bas et la politesse, à l'agressivité, où l'on est plus attaché aux choses qu'aux êtres (il faut

voir l'horreur se peindre sur les traits de Véronique quand Annette vomit sur ses livres d'art, celle qui envahit le visage d'Alain quand sa femme jette son cellulaire dans un vase, celle d'Annette quand le contenu de son sac à main se répand sur le sol, et la fierté avec laquelle Michel exhibe son rhum et ses cigares). Les enfants, qui sont au cœur du propos, on ne les verra jamais. Mais Reza en fait une source de discorde, interrogeant au passage l'impact de l'environnement familial sur eux, même s'ils viennent d'un milieu favorisé. Quant au couple, « la plus terrifiante épreuve que Dieu puisse nous infliger » selon Michel (p. 90), son échec est patent.

Le texte est très bien servi par les comédiens, et c'est heureux, car l'intelligence de l'écriture ne pourrait vraiment transparaître sans interprètes de talent, et on pourrait se laisser noyer sous les mots sans en percevoir le caractère assassin. Anne-Marie Cadieux, dans une élégante robe droite blanche au bas orné de motifs noirs, campe une Annette Reille à fleur de peau, qui

3. *L'Express*, 13 janvier 2000.

enrage à l'intérieur, entourée d'une sollicitude teintée d'indifférence par un époux manifestement désireux de la cantonner dans un rôle de jolie chose fragile. Elle finira par vomir (au sens propre) sa rage sur la table basse de ses hôtes. James Hyndman, vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise rouge vif, incarne Alain Reille, un avocat condescendant et sans moralité, qui, téléphone cellulaire vissé à l'oreille, tente de bâtir la défense d'une entreprise pharmaceutique dont l'un des produits a des effets secondaires dangereux. S'il est le plus cynique, c'est aussi celui qui semble le plus lucide et qui accepte ce qu'il est sans rougir. « Est-ce qu'on s'intéresse à autre chose qu'à soi-même ? » (p. 87), dira-t-il. À tout instant, la sonnerie interrompt la conversation, et il règle ses problèmes professionnels sans se soucier de son entourage. Le téléphone est très présent dans cette pièce : il est montré comme un instrument de sauvagerie, permettant au monde de faire irruption dans la sphère intime et transformant un individu bien élevé en rustre. Quant à Christiane Pasquier, elle campe Véronique, une amatrice d'art, écrivaine à ses heures, travaillant à un essai sur le Darfour. Prônant la bonne entente et essayant d'arrondir les angles, elle finira elle-même par recourir à la violence en frappant son mari, démontrant ainsi l'échec de sa propre idéologie. Enfin, Guy Nadon est Michel, qui, sous des dehors conciliants, se révèle être un époux frustré : « Ma femme m'a déguisé en type de gauche, mais la vérité est que je n'ai aucun self-control, je suis un caractériel pur. » (p. 78)

Tous évoluent dans une scénographie évoquant un salon bourgeois où l'art est prisé. Le décor signé Anick La Bissonnière reflète l'opulence de la bonne société éduquée : table basse couverte de livres d'art, immense canapé immaculé, tapis de couleur crème, œuvre d'art de style primitif couvrant un mur entier⁴, gigantesque baie vitrée, bar recelant des alcools coûteux. La scène en pente et la perspective non réaliste du décor induisent un sentiment de déséquilibre laissant entendre que la situation pourrait fort bien dégénérer et que l'ordre qui semble régner n'est qu'apparent. On remarque tout de suite que les vêtements des Houillé (Pasquier-Nadon) n'ont pas l'élégance de ceux des Reille (Cadieux-Hyndman). Une différence de classe sociale qui – si l'on considère l'importance que cela revêt encore en France – appelle au mépris. Alain ne ratera d'ailleurs pas l'occasion de railler le métier « ordinaire » de Michel (qui est commerçant). « Ah des mécanismes de WC, j'aime bien, ça m'intéresse » (p. 47), répétera-t-il sarcastique-

ment deux fois de suite, rappelant ainsi à Michel Houillé, que, même s'il a de l'argent, il n'est qu'un parvenu. C'est d'ailleurs celui qui, dès le départ, est le moins à l'aise avec l'art de faire la conversation, au point de créer des moments de flottement gênants. De plus, la disparité du couple Houillé lui-même (une écrivaine qui connaît sur le bout des doigts l'histoire du génocide au Darfour, et un grossiste en articles ménagers qui connaît sur le bout des doigts les casseroles et les poignées de porte) annonce les accroc qui vont suivre.

Reza, auteure comique?

Si le propos est dur, la pièce n'est pas exempte de légèreté, l'auteure utilisant, comme souvent, l'humour pour dédramatiser et mettre en évidence le ridicule des personnages. On pourra toutefois reprocher à la mise en scène de Lorraine Pintal d'avoir forcé le trait. Montant la pièce presque comme un boulevard, elle dissimule un peu trop bien l'ignominie et diminue l'impact de la critique sociale.

Parmi les auteurs francophones, Yasmina Reza est la seule à avoir remporté un Tony Award, et même deux : un pour *Art* en 2006 et un pour *le Dieu du carnage*, en 2009. Cette pièce lui a également valu le Viennese Nestroy-Theaterprize en 2007 et a été nommée Meilleure comédie aux Lawrence Olivier Awards à Londres en 2009. Un tel succès à l'étranger – Québec compris – peut sembler surprenant, car les personnages de Reza sont typiquement français, de même que leurs façons d'interagir : omniprésence de l'ironie, importance des classes sociales, traits d'esprit aux dépens de son conjoint, acceptation du conflit et du désaccord, importance du discours et du choix des mots, intellectualisme, condescendance dissimulée, poids de l'apparence, agressivité, etc. Peut-être cela explique-t-il que le jury des Lawrence Olivier Awards qualifie *le Dieu du carnage* de comédie quand Reza elle-même parle de « tragédie drôle » et affirme souvent ne pas comprendre les rires que ses pièces déclenchent⁵. Peut-être cela explique-t-il aussi le parti pris résolument comique de Lorraine Pintal. Les nombreux éclats de rire viendraient-ils non de l'identification, mais du sentiment d'étrangeté créé par la différence culturelle, bref, seraient-ils une forme de moquerie ? Et cette différence culturelle empêcherait-elle, hors de France, la perception de toutes les nuances contenues dans le texte et de son pessimisme, de sa noirceur, au profit de l'humour ? ■

4. Œuvre de Lino, tirée de son roman graphique, *la Chambre de l'oubli*, publié aux éditions Les 400 coups, 2008.

5. Dans les entrevues accordées aux journaux anglophones, Reza a affirmé plus d'une fois : « *My plays are tragedy, funny tragedy.* » (Ex. : *Business Week, Sunday Times*). Donna Dent, une comédienne irlandaise ayant joué Véronique, rapporte les mots de Reza à la fin de la version londonienne de la pièce, mise en scène par Christopher Hampton. Atterrée par les hurlements de rire du public, l'auteure aurait dit au metteur en scène : « *What have you done to the play ? It's not meant to be this funny.* » (« Donna Dent, *God of Carnage* », source : <www.entertainment.ie>).